



Richard
Bohringer

Les nouveaux
contes de la
cité perdue

Flammarion

Richard Bohringer

Des personnages attachants et magnifiques se retrouvent au comptoir d'*Au bout du monde*, le bar de la 300^e Rue où se croisent ceux qui voudraient que la vie les fasse encore rêver. Il y a là John, marié deux fois et deux fois abandonné. Ce n'est pas son vrai prénom mais certains soirs il préfère s'appeler John pour voir si ça fait revenir l'amour. Il y rencontre Solange qui vit sans sexe et sans petit ami. Sauf lorsqu'elle devient Betty, Betty qui aime l'amour et les hommes. Avec Paulo, ils ont en commun un immense savoir de l'ivresse, un dégoût du monde voué au culte de l'argent, bouffi d'orgueil et de préjugés. Ensemble, ils vont prendre la route pour conquérir de nouveaux territoires à l'abri des vanités et des malveillances de l'ancien monde.

Richard Bohringer nous livre peut-être son texte le plus intime et le plus engagé. Il y parle des hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils voudraient être, il n'a jamais autant décrit le monde d'aujourd'hui ni autant éclairé les pistes que nous donnent à voir les provocateurs et leurs lumières.

Les nouveaux contes
de la cité perdue

Du même auteur

Zorglub suivi de *Les Girafes*, Denoël, 1995 ; Flammarion, 2009.

C'est beau une ville la nuit, Denoël, 1988 ; Folio, 1989.

Le bord intime des rivières, Denoël, 1994 ; Folio, 1995.

L'ultime conviction du désir, Flammarion, 2005 ; J'ai Lu, 2006.

Carnet du Sénégal, Arthaud, 2007.

Bouts lambeaux, Arthaud, 2008.

Trîne pas trop sous la pluie, Flammarion, 2010.

Richard Bohringer

Les nouveaux contes
de la cité perdue

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6968-2

À mes fils, à mes filles

Il faisait froid. Thierry, ce soir, s'appellerait John. C'était mieux que Thierry. Il remonta le col de son blouson comme les héros. Ceux des films noir et blanc. Avec des mecs qui allument leurs cigarettes sous des réverbères romanesques en regardant les lumières du bistrot dans la nuit.

Il allait se saouler. Il en était sûr. Avec Paulo, l'érupteur de la 300^e Rue, dans la ville dont il oubliait toujours le nom, il l'appelait la cité perdue. La capitale des nouveaux territoires.

John s'était marié deux fois. Deux fois elles s'étaient barrées. Tout se barrait toujours dans la vie de Thierry. C'est pour cela qu'il s'appelait John. Pour voir si ça faisait revenir l'amour. Il ne voulait pas chercher plus loin. C'était de la faute de Thierry. Il sourit.

Les nouveaux contes de la cité perdue

Le bonheur était une invention totale, l'amour une transcendance de sa solitude qu'il avait apprivoisée.

Paulo et John s'étaient rencontrés en ces temps troubles et avaient fusionné. Un ami barbu leur avait indiqué cette région du bout du monde où tout était à construire. Il s'appelait Jésus. Il voulait la révolution. Paulo avait été communiste. John aussi.

Nuit après nuit, ce conte les avait habités. Ils apprenaient par Jésus que d'autres avaient déjà rejoint l'horizon, loin du bruit et de la fureur des nouveaux riches.

Un matin ils prirent la route avec Paulo, ses sœurs Solange et Betty, Thierry dans l'ombre de John. Ils croisèrent au hasard de la route des humains aux yeux lumineux qui voulaient eux aussi tenter la vie ailleurs.

Ils partirent sous les quolibets. L'anathème ne venait pas que des riches. Il venait aussi d'autres plus modestes, qui voulaient flatter les pouvoirs et les Rolex. En pensant se protéger. En pensant être protégés.

Les nouveaux contes de la cité perdue

Dans les nouveaux territoires, il n'y avait pas d'injuste différence. Alors que les anciens territoires avaient choisi l'ambition. L'argent ! La corruption, une indifférence à l'art, à l'humain modeste. Le parti en place avait récompensé ses serviteurs, ses courtisans, ses laquais. Aucune opposition gracieuse, forte et spirituelle, n'apparaissait. La jeunesse s'enfonçait dans un désespoir qui la rendait imperméable à toute espérance.

Les nouveaux territoires étaient magnifiques. Certaines nuits les ivrognes d'azur en chantaient les louanges. Les émigrants avaient formé un gouvernement en exil. Paulo et John avaient toujours refusé d'en faire partie. Nous ne sommes que des hommes d'idées, disaient-ils.

Facile, soupiraient Solange et Betty. Facile. Il faut l'action aussi. L'idée a besoin de l'action. L'action comme un enthousiasme sans frein.

Solange et Betty. Solange dans Betty. Betty dans Solange. Solange vivait sans sexe et sans petit ami. Betty aimait l'amour et les hommes.

C'était l'heure de rejoindre Paulo au bistrot *Au bout du monde*. John avait confiance en Paulo. Ils avaient en commun un immense savoir de l'ivresse. Ils conjuguèrent les nuits sans espérance, à tomber foudroyés sur le coin des bars, et dans un dernier sursaut demandèrent à Dieu pourquoi tant d'abandon. Paulo reprenait de la fierté et tirait la langue au ciel. Paulo disait : John, il ne faut pas penser avoir une réponse à toutes les questions. Tu ne l'auras pas. Il finissait son verre d'un seul coup pour qu'il lui brûle la tête et le ventre. Au fond, disait-il en regardant son verre, il y a que dalle. Pas de réponse. Pas de question.

La musique de Jimi Hendrix tirait l'énergie vers le haut.

Les nouveaux contes de la cité perdue

Paulo et John aimaient la lecture. Ils aimaient les livres balafrés, comme disait la sœur de Paulo avec son doux sourire. Les livres où les hommes se déchirent des bouts de vie.

Tous les jours à dix-sept heures ils entraient en ivresse. Coup sur coup jusqu'au petit matin. À boire ce qui saoulerait le plus lentement, sans faire trop de dégât, avant que la nuit ne soit tombée. Ils aimaient la montée en ivresse. Le largage des amarres terrestres. Où tous les rêves étaient possibles.

John était resté des années sans boire. Des années à se protéger du suicide, de la peur, de la sueur qui sentait la bière, de la chair grise qui envahissait ses hanches. À perdre toute trace de sa jeunesse. À ne plus rien vouloir. Long couloir. Aucune sortie. Aucune porte. Plus de courage. Plus de vraie force. Il avait eu l'impression de s'enfoncer dans les sables mouvants, doucement.

Il s'était remis à boire un soir, sans y croire, avec une prudence nonchalante, frôlé par le danger des insomnies vertigineuses et nauséabondes.

Les nouveaux contes de la cité perdue

Il s'était retrouvé au dernier étage d'un bel immeuble, dans des draps de soie blanche et le corps somptueux d'une femme noire qui dormait encore, ouverte et sans remords. John avait regardé longtemps sans la réveiller le corail caché d'un sexe innocent, vivant. Dernière vision des anciens territoires.

La dernière vision de Paulo ? Les jours de football ou de rugby. Un bistrot plein d'hommes qui avaient la permission. Dans l'odeur de la bière et le son de la télé déglinguée au-dessus du bar, des cris de bonheur, des silences de vaincu. Une vieille idée des anciens territoires. La femme, maîtresse, qui veut un moment de paix. Elles en profitaient pour se réunir au milieu des bigoudis et des tartes à la framboise synthétique avec des couronnes de crème chantilly. À l'ombre des parts énormes, elles radotaient leurs mariages ratés, celui qu'elles auraient dû épouser. Ce choix imbécile au dernier moment. Les femmes n'étaient jamais satisfaites. À l'usure, rien ne leur résistait.

Ici dans les nouveaux territoires, les femmes n'avaient pas d'envie de cabriolet, de

Les nouveaux contes de la cité perdue

Rolex platine. Elles voulaient que les hommes les rendent belles avec les yeux. Elles voulaient le désir comme trésor.

Les hommes buvaient de la bière avec de la buée sur le verre, et un col de mousse blanche. Paulo disait que le goût lui rappelait la première fille qu'il avait embrassée. Frais et légèrement amer. Il aimait avoir de la mousse autour de la bouche.

Au petit matin, chez lui, John se faisait une soupe poulet Royco brûlante. Il se couchait, se relevait, et mettait dix yaourts dans un bol, les remuait avec de la confiture de fraise. Il essayait de se caresser, n'arrivait à rien, et s'endormait la main sur son sexe. Il errait dans son lit à la recherche de princesses qui l'aimeraient, lui, malgré tout. Malgré ses poèmes.

De l'autre côté de la ville, Paulo cherchait le mot qui serait le plus beau, une phrase qui dirait tout, le décor, le sentiment, le temps. Il savait que ce soir, ivre, il slamerait son poème à son pote John qui trouverait ça beau.

Des bateaux imaginaires, des oiseaux cloués sur leur flanc, ailes ouvertes, d'enfants transparents aux yeux verts, une bouteille

Les nouveaux contes de la cité perdue

vide, un verre renversé, une femme, dessin sans pudeur, le ventre ouvert, l'écume au sexe, un marin poignardé, un capitaine immobile, figé par la mort, un rat se lustre, un mousse regarde, la cabine craque, la pendule respire encore, une barque s'éloigne dans la brume, les rames silencieuses caressent l'eau sombre, la lune noire cerclée d'argent, parfaite rondeur, l'homme marmonne sa peur, appelle sa mère, une balafre scie l'œil, les mains tremblent, puissantes, les Chinois dorment ivres morts, un chien pleure, les voiles flottent, claquent sur le mât, une île, si loin.

Il rame l'homme qui n'a qu'un œil, immense regard, à voir derrière, à voir devant, à se voir dedans, implore le pardon, donne le sien, s'arrache le cœur, laisse le vent, n'a plus de colère, rêve à l'enfance, jamais sue, jamais vue, l'âge déjà là, le silence de la caverne, une femme qui rit fort, un parapluie flotte ouvert, un saignement continu, le ciel fermé, les nuages lourds, des grandes roues, des anges sans dents, des fêtes foraines, vides, silencieuses, les écrans télévisuels explosés, des coureurs cyclistes perdus, des routes désertes, des aigles basse altitude, des avions en feu, un

Les nouveaux contes de la cité perdue

enfant sur un poney, avec un soldat, sa mère en feu, petit jour, café noir, derrière les volets fermés, c'est quoi la vie, les relais routiers, des phares qui se croisent.

John récitait en se rasant les phrases. Il appelait cela la pensée automatique. C'était la vie en ce temps-là de Paulo et de John.

John n'avait que sa retraite d'acteur et quelques économies.

Paulo était le patron du bistrot qui s'appelait *Au bout du monde*. Quand les clients payaient ça allait. Il pouvait renouveler la cave et les fûts de bière, refaire crédit et manger de la cuisine chinoise que lui apportait un Chinois avec qui il jouait à la passe anglaise dans le couloir qui menait aux chiottes.

Paulo aimait John. John aimait Paulo. Tour à tour ils se tenaient la tête hors de l'eau, comptaient l'un sur l'autre.

Pour Paulo le regard des femmes était la plus belle des choses. Intense. Brûlant. Dévastateur. Inoubliable, indécence assumée.

Paulo était tendre. Il les aimait. D'où qu'elles viennent. Il comprenait la chirurgie esthétique, mais trouvait cela laid. Souvent,

Les nouveaux contes de la cité perdue

dans les anciens territoires, lorsqu'il voyait une femme lèvres refaites, il savait qu'il ne pourrait jamais l'embrasser.

Il aimait la pulpe. La langueur, l'odeur de la vraie chair, douce muqueuse, les baisers du désir. Qui emplissent le corps. Le ventre en feu.

Paulo était extravagant et cela plaisait aux femmes. Il avait été élevé au romanesque, comme John. Scott avait tenu la tête dans leur classement. Mais toujours Arthur Rimbaud et Jack London au cœur.

John dans les anciens territoires avait interprété un personnage de Jo Conrad. Au bout du rouleau. Un capitaine de cargo. Très loin. Sur la mer des Philippines. John avait beaucoup donné de son âme, de son secret, pour être ce capitaine. Il avait brûlé. Ce rôle et la lecture de Conrad l'avaient changé. Humainement. Intellectuellement. Poétiquement. Ce qui lui paraissait inamovible était devenu friable. Quelle limite à la mélancolie ? Boîte sans projecteur. Sans lumière. Avec des coups dans le noir. Chercher désespérément à revenir à la surface. Revisiter la vie.

Les nouveaux contes de la cité perdue

La télévision crachait ses infos. Les anciens territoires avaient vécu avec la certitude d'être les plus forts toute la vie, toute la vie. Comme une chanson kleenex. La certitude venait du confort. Seule la pauvreté était compagne de l'incertitude. Le confort ne doute jamais.

Des manifestations spontanées montaient des bas quartiers, de la banlieue.

Les nouveaux contes de la cité perdue

Il se précipita à l'étage. Paulo le vit passer. Il sourit. Solange entend John. Elle se couvre et dit à John d'entrer. Une bouffée de musique qui venait d'en bas, d'*Au bout du monde*. C'était Marvin Gaye. John avait toujours follement aimé la voix et l'homme, le désespoir et la lumière, sa musique avait toujours chanté l'humain et son chagrin.

Il se mit à genoux devant Solange. John parla à Solange.

Ils firent l'amour si fort et si maladroitement que leur plaisir fut lent et dévastateur. Totale acceptation de leurs deux corps. Ils étaient intemporels. La beauté de Solange rendait le moment bien réel.

Elle lui disait encore, encore. Il avait attendu ces mots toute sa vie. La voix d'un corps affamé, assoiffé de l'autre.

Ils aimaient leurs odeurs et s'en barbouillaient le cœur et la mémoire.

N°édition : L.01ELJN000411.N001

Dépôt légal : mai 2011